

## ARTS ET SPECTACLES

THÉÂTRE / 28 28

## Traverser les apparences

ANNE-MARIE CLOUTIER

CRITIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

L'homme devant nous n'a pas la vie facile. Il peut, à son gré, disparaître, se volatiliser. Pratique pour fuir un indésirable, gagner sa vie — il exploite son don dans un numéro de cirque — ou même offrir de nouvelles extases à une partenaire d'un soir qui, littéralement, ne voit plus celui qui la comble...

Mais avec le temps, pour notre héros, une certitude se forge : c'est son absence que l'on veut contempler. Pas lui. Il n'intéresse, il n'existe, que disparu. C'est insoutenable. L'homme invisible prendra donc les grands moyens. Il disparaîtra pour de bon. Il « changera de nom et de langue » et se retrouvera seul sur une montagne, à partager sa vie avec une réfugiée de l'Est qui s'emploie à bâtir une « ville de neige ».

Telle est la prémisse de ce conte pour adultes signé Alexandre Marine. Il se structure en deux parties fort contrastées, la première consistant en un long monologue de l'homme invisible (Igor Ovadis) et la deuxième basculant dans un petit délire onirique à quatre personnages — « Bertrand » et sa compagne Mira, ainsi que deux alpinistes qui surgissent sur la montagne isolée. Tout au long du spectacle, sur une musique décapante, de petites chorégraphies impromptues et échevelées ponctuent certains temps forts.

Dans cette pièce éclatée, où se côtoient humour et mélancolie (ah, l'âme slave...), il est question de quête d'identité, de fuite de la réalité, de guerre, d'exil, de mémoire et d'oubli. Un lien central : la traversée des apparences. Sous la neige, rappelle Mira, des fleurs jaunes poussent. Nous ne les voyons pas, mais nous savons qu'elles existent.

En deux coups de pinceau, Alexandre Marine — l'auteur et le metteur en scène — brosse un tableau naïf et poétique, fantaisiste et insolite et, surtout, d'une étrange qualité d'émotion. C'est souvent après avoir ri le plus qu'elle s'empare de nous, comme si, au-delà des mots, s'es-



PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE DEUXIÈME RÉAL

Les comédiens Vitali Makarov et Peter Batakliiev dans une scène de la pièce 28 28 présentée au Théâtre La Chapelle.

quissaient les vertiges qu'ils tentent de cacher.

Karchuk et Karchak (surnommé Bob), les alpinistes, ajoutent au climat onirique de la pièce. Le premier, doté d'un nez de clown, est un élément de pur délire, que Peter Batakliiev incarne avec une énergie ravageuse. Du mercure sur pattes. L'homme invisible désenchanté et sombre proposé par Igor Ovadis offre avec lui un contraste fructueux.

Une écriture aussi foisonnante prête flanc aussi à certaines inégalités. Elles se manifestent surtout vers la fin du spectacle, au moment où l'auteur, entre mille pistes, semble avoir du mal à choisir celle qui lui servira de dénouement. La violence s'intègre mal à l'ensemble et l'éclairage politique que jette alors l'auteur devient plus appuyé. On peut aussi s'interroger sur le choix de la tra-

ductrice, Anne-Catherine Lebeau, d'avoir glissé des mots québécois pour des personnages théoriquement surgis de nulle part (et pour des comédiens dont l'accent est prononcé). Décalage volontaire ? Pas sûr que l'effet soit heureux.

Au fait, que signifie 28 28 ? Il s'agit des chiffres que l'homme invisible prononçait systématiquement avant de disparaître. Truque ou secret immémorial ? Tout dépend du point de vue...

28 28, écrit et mis en scène par Alexandre Marine. Traduction : Anne-Catherine Lebeau. Interprétation : Peter Batakliiev, Vitali Makarov, Maria Monakhova et Igor Ovadis. Costumes : Julie Desrosiers. Décor et éclairages : Marie-Ève Pageau. Musique originale : Dmitri Marine. À l'affiche au Théâtre La Chapelle jusqu'au 23 avril.